

Jacques PIMPANEAU

ROMAN
D'UN SALTIMBANQUE



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*A deux jeunes filles qui voudraient comprendre
la religion des Chinois*
Anthologie de la littérature chinoise classique
Célébration de l'ivresse
Chine : Culture et traditions
Chine : Histoire de la littérature
Chine : Littérature populaire.
Chanteurs, conteurs, bateleurs
Chine : Mythes et dieux
Contes chinois racontés à Helen
Dans un jardin de Chine
Lettre à une jeune fille qui voudrait partir en Chine
Les Quatre Saisons de Monsieur Wu
Mémoires d'une fleur

© 2019, Editions Philippe Picquier
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière
Mise en page : Christiane Canezza - Marseille
ISBN : 978-2-8097-1390-9

A vilipender, abolir les émotions, regrets, instincts, errements, et à éloigner vie, amour, ne perdons pas de temps.

XUANYU (bonze zen)

I

Rencontre dans un monastère

J'avais décidé de changer de vie. Je ne pouvais pas me plaindre de celle que le destin m'avait impartie, mais je m'ennuyais.

Je vivais seul dans notre demeure familiale. Mes parents étaient décédés. Un couple de domestiques s'occupait des tâches ménagères, le mari du jardin et d'aller faire les courses, sa femme de la cuisine et de nettoyer la maison. Un jeune serviteur était attaché à mon service personnel, me servait les repas dans mon bureau, s'occupait de ma chambre et de mes vêtements. Les terres qu'avaient léguées mes ancêtres fournissaient la plus grande partie de la nourriture, plus une rente qui me permettait de n'avoir aucun souci d'argent.

J'avais reçu une bonne éducation qu'un précepteur m'avait transmise. Je connaissais par cœur les *Entretiens* de Confucius, le livre de Mencius, la *Grande Etude*, le *Juste Milieu*, un bon nombre de poésies contenues dans le *Classique des poèmes*, ce qui m'avait permis de réussir facilement les examens provinciaux et d'obtenir le titre de licencié, mais je n'avais jamais envisagé de me présenter au doctorat à la capitale, ce qui m'aurait permis d'obtenir un poste dans l'administration.

Je passais une grande partie de mes journées à lire. La bibliothèque, constituée par trois générations de mes ancêtres, était amplement fournie, et un de mes plaisirs était d'aller farfouiller chez les libraires et de l'agrandir.

Le soir, je sortais. J'allais dîner dans des restaurants où me rejoignaient quelques amis. La soirée se terminait souvent dans une maison de courtisanes, sans que pour autant elle fût suivie d'une nuit avec l'une de ces dames. Leur conversation me suffisait le plus souvent. Mais les potins sur les événements locaux et les platitudes des commentaires finissaient par m'ennuyer.

Je préférais aller rendre visite à une vieille amie de ma famille. Elle était la fille d'un lettré-fonctionnaire et la veuve d'un collègue de son père. Elle avait grande allure. Elle était toujours habillée d'une longue robe noire ornée d'une fleur de jasmin accrochée au-dessus de son cœur et d'un collier de perles. Une grande épingle en argent retenait son chignon. Elle refusait de sortir et j'allais dîner chez elle, auquel cas je lui apportais une jarre de vin jaune de Shaoxing, connaissant son faible pour cette boisson, ou bien je venais après dîner. Elle disait souffrir d'insomnie et me retenait jusque tard dans la nuit. Nous jouions souvent au *weiqi* (au go). Elle était intarissable sur les souvenirs de sa vie. Elle répétait souvent les mêmes anecdotes, mais s'interrompait rapidement en me disant : « Mais je t'ai déjà raconté cela. » A quoi je répondais : « Mais non, j'ignore cette histoire. » Ou : « Peut-être, mais j'ai oublié. »

L'ennui causé par cette existence m'amena à la décision d'aller me présenter aux examens impériaux. Si je réussissais la série des épreuves, j'obtiendrais au

début un poste en province, ce qui me permettrait de connaître une nouvelle région et de sortir de la monotonie de ma vie présente.

Pour réussir aux examens impériaux, il fallait que je révise mes connaissances. Je voulais trouver un endroit où personne ne viendrait m'importuner, où mes amis, ne sachant où je serais, ne viendraient pas me tirer de ma retraite pour m'inviter à sortir avec eux. J'avais entendu parler d'un monastère bouddhique à une vingtaine de lieues de la ville où j'habitais. Situé au flanc d'une montagne, il était au milieu d'une forêt et n'attirait pas beaucoup de fidèles. J'ai demandé au père abbé s'il me permettait de louer une cellule vide pendant deux mois pour me consacrer à mes études. Il accepta volontiers.

Dans le bâtiment constituant le portail, étaient représentés les gardiens des quatre orientes sous forme de statues gigantesques et, au milieu, une statue de Weito, le gardien du bouddhisme sous forme d'un guerrier en armure tenant une épée. On passait ensuite dans une grande cour. Au fond était l'édifice principal où siégeait sous un baldaquin une statue du Bouddha assis dans la position du lotus. Debout de part et d'autre de lui, se tenaient Ananda, le plus jeune de ses disciples, et Mahakashyapa, le plus ancien. A droite, chevauchant un éléphant, il y avait Samantabhadra, avatar du Dharma dans le monde, et, à gauche, sur un lion, Manjusri, qui incarne la sagesse du bouddhisme. A droite dans cette cour, étaient le réfectoire et la cuisine, et à gauche, la salle de méditation, une pièce pour la réception des visiteurs, et le bureau du père abbé. Derrière, il y avait une seconde cour avec, au centre, un bâtiment qui, au rez-de-chaussée, renfermait un autel à Guanyin, bodhisattva de la Compassion, et, à l'étage,

la bibliothèque. Tout autour de cette cour, s'alignaient des cellules pour les bonzes avec, derrière chacune, un minuscule jardinet. Il y avait une trentaine de cellules dont treize étaient occupées. On m'assigna une des cellules vides. Le bonze qui m'y accompagna m'expliqua qu'il y avait beaucoup plus de moines avant l'invasion des Mandchous. Enfin tout au bout, une galerie couverte, adossée au mur d'enceinte, enserrait un jardin.

Un jour où j'arpentais ce jardin en me récitant un chapitre du livre de Mencius, j'y rencontrai le jardinier. Nous nous mîmes à bavarder et je lui demandai pourquoi ce jardin avait un plan si étrange, si différent des jardins que j'avais visités à Suzhou et Yangzhou. « Quand je suis arrivé dans ce monastère il y a quatre ans, ce terrain était à l'abandon, me répondit-il. Une partie du mur qui l'entourait était écroulée. Il y avait au centre les ruines d'un bâtiment qui avait été brûlé durant les hostilités contre les Mandchous. J'ai proposé au père abbé de remettre en état cet espace. Il était hors de question de restaurer l'édifice, me dit-il, car l'indemnité que le nouveau gouvernement avait donnée au monastère ne le permettait pas. En outre, le nombre des bonzes ayant diminué, il n'y avait aucune nécessité d'augmenter le nombre des cellules. J'y ai donc créé ce jardin.

— Il est original, lui rétorquai-je. D'habitude, un jardin est la création d'un paysage en réduction, une peinture en trois dimensions. Le mot paysage étant formé de deux mots, montagnes et eau, les montagnes sont évoquées par des amoncellements de rocailles et l'eau par un étang.

— Dans les environs, me répondit-il, on ne trouve pas ces pierres aux formes bizarres sculptées

par l'érosion de rivières en des temps reculés, et en faire venir aurait coûté trop cher. Je me suis dit qu'il fallait trouver une solution originale. J'avais souvent vu dans des monastères aux confins du Tibet ainsi que chez des antiquaires ces peintures religieuses du bouddhisme tibétain qu'on appelle des tankas. Certains consistaient en dessins géométriques, carrés et cercles. Ils représentaient des mandalas, c'est-à-dire une conception abstraite de l'univers. J'ai proposé au père abbé de faire un jardin en forme de mandala, ce qui siérait à un monastère, et je lui ai proposé deux, trois plans. Après avoir discuté des avantages et des problèmes de chacun, nous nous sommes arrêtés à celui que vous voyez. Le long du mur d'enceinte peint en blanc et protégé par une galerie couverte donnant sur le jardin, j'avais pensé que l'on pourrait peindre des fresques, mais nous ne connaissions aucun peintre valable. Nous y avons seulement placé quelques statues en pierre du Bouddha et de bodhisattvas. Et un des moines, bon calligraphe, a écrit sur le mur blanc de cette galerie le *Soutra du diamant* et le *Soutra du cœur*. En face, la laque rouge des piliers qui soutiennent le toit étant en très mauvais état, je les ai fait repeindre en laque noire pour reprendre la couleur de l'encre. A l'intérieur de ce carré formé par la galerie, il y en a un autre dessiné par des massifs d'égantiers et d'acanthes entrecoupés de quatre arbres, un magnolia, un prunus et deux cerisiers. Puis encore un autre, formé par un fossé rempli d'eau où poussent nénuphars et papyrus. En deux endroits, des planches accolées permettent de le franchir. Au centre, un bassin de forme ronde est couvert de lotus. Vous connaissez assez le bouddhisme pour avoir deviné que les lotus, fleurs magnifiques issues de

la boue, symbolisent le Bouddha, tandis que ce qui entoure cet étang évoque les plaisirs et les souffrances qu'il nous faut traverser au cours de l'existence pour parvenir à l'embryon de l'état de Bouddha qui gît au plus profond de nous-mêmes. Les massifs de fleurs variées qui entourent ce bassin sont là pour suggérer que l'ordonnance de l'univers inclut une abondance de diversités. Dans la répartition des fleurs, j'ai fait très attention au mariage des couleurs pour que leur juxtaposition soit harmonieuse et ne heurte pas la vue. Il faut aussi penser aux différents verts des feuilles, qui se marient plus ou moins bien avec les tons des différentes fleurs. Chaque massif ne doit pas comporter plus de deux ou trois couleurs. Mon idée était de s'inspirer d'un mandala, mais non de le copier. Je n'ai gardé que la progression de l'extérieur vers l'intérieur, où trônent les lotus, symbole de pureté. Se promener dans ce jardin est supposé amener à la méditation.

C'est un plaisir de faire pousser des plantes et d'élever des animaux. Les plaisirs simples sont les seuls à nous apporter des instants de bonheur paisible. Le jardin est un îlot où l'on peut fuir le désarroi qui nous entoure, et se réfugier de la violence qui règne sur le monde. Le plaisir de jardiner croît avec l'âge, mais on devrait l'enseigner à tous les enfants. C'est un plaisir qui imprègne les autres plaisirs et leur confère une certaine douceur. Je n'ai jamais rencontré un jardinier violent ou querelleur.

Sur chaque côté de la galerie, il y a une petite porte. Celle que vous avez franchie s'ouvre sur la cour des cellules. D'un côté, une autre donne accès au potager, et celle du côté opposé, à un jardin de plantes médicinales. Nous ne les vendons pas, nous les donnons aux malades pauvres. Deux bonzes m'aident à cultiver les

légumes quand ils en ont le temps. Les simples sont entièrement la responsabilité d'un bonze qui, ayant étudié la médecine, sait lesquelles planter et lesquelles donner suivant les maladies. La porte du fond donne sur le verger, où ont été plantés cerisiers, pruniers, arbousiers, pommiers, poiriers, car il est bon pour la santé de manger des fruits, et allez en cueillir si cela vous fait plaisir.

Les terres appartenant au monastère étant assez vastes, nous les louons à des paysans, contre non pas de l'argent, mais du riz, de l'huile et du sel. Les offrandes des fidèles servent à acheter des habits et à entretenir les bâtiments. Le père abbé tient à ce que nous n'exploitions personne et que nous menions une vie matérielle simple. Tout superflu doit être distribué à ceux qui en ont besoin. Cette mentalité me ravit et c'est pourquoi je souhaite demeurer ici jusqu'à ma mort.

— De toute façon, en vous faisant bonze, vous avez fait vœu d'obéir aux règles de cette communauté et ne pouvez plus revenir dans la vie civile.

— Je ne suis pas bonze. Je ne suis même pas bouddhiste, même si le bouddhisme fait partie intégrante de ma pensée. Je suis venu ici me mettre à l'écart de la guerre, de l'occupation mandchoue. J'ai été recueilli en tant que réfugié des atrocités de la guerre, de la tyrannie des occupants. Je n'aurais jamais accepté d'entrer dans les ordres, car, à quelques rares exceptions près comme notre père abbé, les bonzes, les prêtres taoïstes, les lamas déforment complètement la doctrine originale du Bouddha, de Lao Zi, de Confucius et autres penseurs. D'ailleurs, aucune de leurs doctrines ne me satisfait sans réserve. Certes, le désir est source de souffrances, mais il y a des désirs

sans lesquels nous ne serions pas des humains. Certes, le Tao, conçu comme le principe qui régit l'univers, est inattaquable, mais l'intelligence humaine est incapable de le saisir, et vouloir revenir à l'état d'hommes primitifs comme le préconise le *Classique du Tao et de sa Vertu* est simplement ridicule. Certes, éviter la violence par le respect de règles comme le prône le confucianisme est bien, mais sa hiérarchie entre sexes, classes sociales, aînés et cadets dans la famille, et l'obéissance qu'entraîne toute hiérarchie me font horreur. Malgré tout, je respecte le Bouddha, Lao Zi et Confucius, mais je honnis leurs thuriféraires. »

Ce jardinier extravagant et moi, nous partageons les mêmes idées. Il m'approuva quand je lui dis que je préférais la décadence et le désordre au silence imposé par l'ordre, et la loi de la nature à celle des institutions, dont la morale est si souvent cruelle. Les conversations que j'avais eues avec des bonzes de ce monastère m'avaient convaincu que, s'ils respectaient les vœux que prononce tout moine et suivaient fidèlement les rites, la plupart ne portaient qu'un masque de bouddhiste. Ils se disaient bouddhistes comme les bureaucrates se disent confucianistes. Leur bouddhisme ne correspondait pas à l'idéal qu'ils avaient quand ils étaient jeunes. Et il y en avait qui, ayant perdu tout idéal, étaient entrés en religion pour y trouver une existence pépère en attendant la mort. Je suis attiré par le bouddhisme comme mentalité, et non comme religion, et sa pensée pourrait avoir une portée universelle. En tant que religion, comme toute religion, il est gouverné par une caste de prêtres, il est empreint de dogmatisme et tombe facilement dans l'intolérance et le fanatisme. L'appel à la compassion est sa qualité première, mais l'abolition de tout désir

est une aberration. Je fais une distinction entre désir et envie. Vouloir faire l'amour avec n'importe quelle femme attirante est une envie, vouloir faire l'amour avec une femme que l'on aime est un désir. Ambitionner un rôle en politique pour exercer le pouvoir est une envie, l'ambitionner pour améliorer la vie du peuple est un désir. La différence entre les deux est le motif qui anime.

Mon séjour dans ce monastère fut fructueux, avant tout parce qu'en me promenant dans le jardin et les environs, j'ai réfléchi aux questions que l'on peut poser aux candidats à un examen et aux réponses que le jury attend. Les examinateurs sont incapables de juger l'intelligence, ils ne peuvent que jauger les connaissances et la conformité aux qualités exigées d'un serviteur du gouvernement. Toute idée un tant soit peu provocante peut être fatale à l'impétrant. Cette intuition était juste et j'ai eu raison de la suivre : après mon séjour dans ce monastère, je suis allé me présenter aux examens impériaux à la capitale et je reçus le titre de docteur. Après les dernières épreuves, je fus nommé assesseur du sous-préfet de Quanzhou, ce qui me permit de connaître la province du Fujian. Pendant tout le temps où j'ai assumé cette fonction, les cas présentés au tribunal se limitèrent à des vols, des disputes concernant des propriétés de terrains, des querelles familiales. Cela me distrait de connaître des réalités complètement nouvelles pour moi. Un seul jugement me heurta. Un homme fut condamné à mort pour avoir violé une pauvre fillette de dix ans qui appartenait à sa famille. Je fus étonné de la rigueur de la sentence et, après le procès, j'en demandai la raison au juge. « Je ne suis pas aussi sévère, me répondit-il, quand la fille est adulte, surtout que dans ce cas, il est

difficile de savoir si elle n'était pas du tout consentante et si son accusation n'était pas due à l'envie de faire chanter l'accusé pour obtenir de l'argent. Mais quand il s'agit d'une enfant, l'expérience nous a appris que presque tous les viols entraînent un tel traumatisme que la victime sera marquée à vie : devenue adulte, elle restera toute sa vie empreinte d'une telle mélancolie chronique qu'elle finira souvent des années plus tard par se suicider. Voilà pourquoi j'applique la peine de mort. Ce n'est pas par sentimentalisme pour une enfant ou par rigueur morale, mais à cause des conséquences d'un tel crime. »

Au bout de six mois, j'ai demandé un congé de huit jours afin de retourner chez moi voir si tout se passait bien. Comme j'avais emmené mon serviteur personnel, n'était resté que mon couple de domestiques, qui me remit les loyers de mes terres. Tout était parfaitement en ordre. Ayant donc du temps libre, je suis retourné au monastère où j'avais séjourné pour remercier le père abbé et lui faire donation d'une somme d'argent.

J'en profitai pour aller saluer le jardinier. « J'étais sûr que vous reviendriez, me dit-il. Venez dans ma chambre. J'ai quelque chose pour vous. » Je me demandai ce que cela pouvait bien être. Il tira une liasse de papiers du coffre où il gardait ses affaires. « Quand vous étiez ici, me dit-il, vous me questionniez souvent sur mon passé. J'esquivais vos questions car il aurait fallu, pour que vous me compreniez, me lancer dans de longues narrations, hors de mise dans nos bavardages à bâtons rompus. Votre frustration m'a donné l'idée d'écrire brièvement mes mémoires. Je vous les offre en témoignage de notre amitié. Faites-en ce que vous voulez. J'ai édulcoré un

seul fait, car il pourrait être dangereux de le mettre intégralement par écrit. J'ai tué deux hommes lors de l'invasion des Mandchous. Deux soldats chinois en fuite sont entrés dans la ferme voisine de celle où je résidais alors. Le jeune couple qui y habitait était parti se cacher dans la forêt, mais ce jour-là, l'épouse était revenue pour nourrir les animaux. Ces soldats en profitèrent pour la violenter. Entendant ses hurlements, j'ai pris une hache et suis allé à son secours. Avant même que les violeurs, occupés à maîtriser la jeune femme, se rendissent compte de mon arrivée, je les frappai violemment sur la tête avec ma hache. Ensuite, pendant que la fille nettoyait la pièce pour faire disparaître les traces de sang, j'emportai les cadavres l'un après l'autre et les abandonnai dans la forêt. Chaque fois que je repense à cet événement, je me demande : serais-je intervenu si je n'avais pas connu cette jeune femme et fait quelques fois l'amour avec elle ? Pourquoi n'ai-je pas frappé ces hommes sur une partie de leur corps qui les aurait blessés et rendus incapables de résister, mais sans pour autant les assassiner ? Je suis assez honnête avec moi-même pour savoir que je n'ai pas fait preuve d'héroïsme. J'avais été mû par la peur et la haine. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles j'ai décidé de finir mes jours dans ce monastère. Non pas parce que j'éprouve du remords, et le besoin de pénitence pour avoir commis une faute grave. Je suis venu ici pour me réfugier dans un monde d'où la violence est absente. » Après cet aveu, je le rassurai : « Vous serez toujours pour moi l'ami que je respecte profondément. Un ami est par définition quelqu'un que l'on comprend et que l'on ne juge pas. En outre, le bien et le mal, comme le vrai et le faux, sont si

souvent imbriqués qu'il est bien présomptueux de prétendre pouvoir les démêler. »

Le texte qui suit est la transcription du manuscrit qu'il m'a remis.